

# Coumeint quiet, quand on sâ sè rézenâ, on est vito consolâ d'on chagrin

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **26 (1888)**

Heft 16

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190364>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Une doyenne, car c'était dans une société de dames que cette réflexion était faite, — une doyenne, toussant légèrement, cherchant le temps de calculer sa phrase, dit enfin : Voici ma théorie du bas ; en profitera qui voudra. Pour un travail ni grand ni très petit, avec laine ou coton de moyenne grosseur :

Quatre-vingts mailles mets pour commencer le bas,  
Et continue ainsi cent quinze tours plus bas.

Là, petit à petit il faut qu'on diminue  
Du quart, afin d'avoir jambe menue.

La doyenne s'arrêta :

C'est trop positif, dit-elle, pour être exprimé en rimes ; poésie et pratique ne feraient pas bon ménage, car nous avons omis les sept tours d'espace aux deux premières diminutions et à l'avant dernière, comptant cinq pour les autres.

Après la dernière, vingt et quelques tours nous amènent à la bande ; ici, faisons le partage égal des mailles ; douze chaînettes conduisent au talon ; menez celui-ci comme bon vous semblera, mais fermez de façon qu'il reste neuf mailles de chaque côté des points de couture.

Voici le pied du bas. Divisons-le par avance en trois parties d'égale longueur ; la première nous ramènera au nombre de mailles du mince de la jambe, ce que l'on obtient par des diminutions revenant chaque troisième tour ; — la deuxième partie conduit sans incidents à la dernière, qui, en diminutions espacées, alternées, en progression décroissante, de cinq à un, nous donne la fin du bas et de la théorie. »

A l'œuvre donc, doigts agiles des fillettes ! Avec un peu d'attention vous ne vous tromperez point, et lorsque vous aurez réussi une paire de bas, vous en réussirez autant qu'il sera nécessaire pour chausser toute une maisonnée.

Surtout ne dédaignez jamais cet utile emploi.

Sophie TROTTENVILLE.

### Coumeint quiet, quand on sâ sè rézenâ, on est vito consolâ d'on chagrin.

Lè fennès ont bin dào bon, lo faut recognâitrè, mà lè faut portant pas adé attiutâ, kâ on s'èin porràï repeintrè, vu qu'on arâi min dè résons po sè consolâ se no z'arrevâvè guignon.

Nefliet avâi ein peinchon per tsi leu on ovrâi tailieu que lâi dévessâi payî quaranta francs pè mâi. Cé pequa-pronma étâi on Allemand que medzivè coumeint on lâo, et la fenna à Nefliet, que trovâvè que sa toupèna sè courâvè pi trào rudo, dit on dzo à se n'hommo que foudràï prâo reintseri lo iaiâ et lo mettrè à cinquanta francs pè mâi, vu qu'âo prix dè quaranta francs n'aviont min dè profit avoué on coo que débitâvè atant dè vicaille.

— Que vâo-tu fèrè ! repond Nefliet, qu'étâi on brâvo hommo, qu'avâi lo tieu su la man, lo pourro gaillâ gâgnè dâi petitès dzornâ ; et pi l'est tant boun'-enfant. Lo faut pas reintseri, kâ y'èin é pedi.

Lo reintsériront pas ; mà, âo bet dè cauquiè teimps, m'èinlèvine se lo tûche ne dècampè pas on bio matin sein tambou ni trompette et sein payî tràï mâi dè peinchon que dévessâi à Nefliet.

— Eh ! lo coquien ! se fe Nefliet quand sut que l'autro avâi traci, vouaiquie passâ ceint francs dè fotus. Mà y'é onco dào bounheu dè ne pas avâi attiutâ ma fenna que lo volliâvè reintseri, kâ ne pèdrîâ bin mé.

— Ora, te vâi, Janette, se fe à sa fenna ! ne sariâ dâi galés coco se t'avé attiutâie !

— Eh bin vâi, t'as réson, repond la fenna, et la perda n'est pas asse granta !

— Et binsu, et l'est cein que mè consolè !

## LA FILLE DU COLONEL.

### VIII

Rien n'était plus charmant que de voir le capitaine et la jeune colonelle rapprocher gracieusement leurs têtes brune et blonde pour étudier à fond la carte de l'Indo-Chine ou le cours du Fleuve Bleu, et faire ensemble, sur un banc du jardin, au chant, non plus des clairons, mais du rossignol, une méditation militaire sur les hauts faits du général Négrier et l'avenir de l'armée française.

On ne reconnaissait plus Maurel. Toujours sévère à la caserne, avec sa compagnie, il était doux comme un agneau chez le colonel, avec cette jeune fille, à laquelle il s'attachait de plus en plus.

Quinze jours s'écoulèrent ainsi : les quinze derniers jours du colonel Dorval à la tête du 60<sup>e</sup> de ligne !

Le 29 mai, au soir, le colonel avisa Jeanne qui rentrait dans sa chambre :

— Ah çà ! ma fille, lui dit-il, c'est donc vraiment le capitaine Maurel... ?

Jeanne, se penchant avant de disparaître et avançant sa jolie tête à travers la porte entrebâillée, mit un doigt sur ses lèvres :

— Pas encore, mon père, pas encore ! J'ai encore quarante-huit heures à attendre avant l'affreux perroquet du capitaine Urseau... Et, vous savez, le grand problème n'est pas encore tout à fait résolu !

Le colonel fit un pas, en souriant :

— Voyons, petite folle, quel est-il donc, ce grave problème ?

— Vous tenez à le savoir ?

— Oui, certes.

— Eh bien ! vous le saurez demain.

Et elle disparut.

C'était le 30 mai, jour de la mise à la retraite du colonel Dorval.

Il était très ému, plus qu'il ne voulait se l'avouer à lui-même, le vieux soldat de Crimée, d'Italie et de Gravelotte !

Il est si dur, quand on se sent encore plein de vie, de force, de santé, et même de jeunesse de cœur et d'enthousiasme patriotique, de quitter l'armée et de dire adieu pour toujours au régiment bien-aimé !

On ne vit pas quarante ans au milieu des choses militaires, des camps ou des garnisons, sans y mettre une partie de son cœur, et Dorval y avait mis tout le sien.

Il prévoyait que la journée serait rude et s'en effrayait à l'avance.

Mas Jeanne était là, qui, dissimulant son double chagrin sous un sourire, le fortifiait et le soutenait.

Dès le matin commencèrent les visites des officiers. Dorval se jeta dans les bras de son vieil ami Ollier et l'embrassa avec effusion. Puis il serra la main aux commandants et trouva les mots les plus heureux, partis de son âme, pour les remercier de leur zèle. Il traversa ensuite les rangs des capitaines, passa rapidement devant Maurel, dont il remarqua la pâleur, et s'arrêta une se-